

Paris Brest

Brest est noyé sous une brume froide et épaisse, presque solide. Malgré cette purée de pois, l'avion se pose en douceur. Le zinc est à peine arrêté que tout le monde est déjà debout. L'homme moderne est toujours pressé. Il court après le temps comme s'il voulait l'attraper, ce présomptueux ! Réfractaire à cet activisme forcené, je reste assis. Mal m'en prend. Un fébrile me file sa main dans la figure en enfilant son imper, et j'évite de justesse le coin d'un attaché-case manipulé par un cadre sup' stressé.

La porte avant s'ouvre et la ruée commence. Planquez les femmes et les enfants ! C'est le moment que je choisis pour m'infiltrer dans l'allée et la bloquer le temps de récupérer tranquillement mes affaires dans le casier porte-bagages. Je m'offre même le luxe d'un pas en arrière, pour permettre à Annie de s'extirper à son tour. À cet instant précis, je sens une masse compacte de regards meurtriers plantés dans ma nuque. Le pourraient-ils, ces civilisés, qu'ils me boufferaient tout cru !

La chef de cabine nous guette, un sac à la main : notre artillerie, qui a dû voyager sous clef. Elle ressemble à un cul de singe, en plus ridé. Son amabilité est à l'avenant.

– Débarrassez-moi de ces saloperies ! éructe-t-elle lorsque je parviens à son niveau.

Un uniforme nous attend à la sortie de la passerelle. C'est une blonde plutôt mignonne, mais à l'air revêche, comme beaucoup de gens en cette fin de siècle. Frustrations, peur de l'avenir ou pas d'avenir du tout, la liste des causes n'est pas close.

– Je vous emmène directement à l'hôtel *Breizh Iroise*, nous informe-t-elle d'un ton d'adjudant.

– Même pas le temps de boire un pot ? s'insurge Mister Monstre. C'est pas la bière minuscule qu'ils m'ont servie dans le zinc qui va me tenir hydraté !

– Bah ! rigole Annie en lui tapotant le bide. Tu peux vivre un peu sur tes réserves, va !

*

L'hôtel est en état de siège. Des flics et des gendarmes partout, alors que les tueurs ont pris la poudre d'escampette depuis longtemps. Probable que c'est pour impressionner le populo au J.T. de 20 heures. J'espère qu'on ne montrera pas d'images du hall, dont le sol et même quelques portions de mur sont couverts de sang. Le préfet a installé son PC dans la salle de restaurant. Il nous accueille avec la morgue qui sied à ce genre de haut fonctionnaire.

– Je pensais que vu les circonstances, monsieur de Campezac se déplacerait en personne, grince-t-il.

– Il est en Espagne avec le ministre pour une réunion sur le terrorisme basque, expliqué-je. Il lui était impossible d'écourter son séjour.

Cette réponse impliquant le ministre le calme instantanément. Il condescend à nous faire un bref résumé de l'affaire, avant de passer le crachoir au responsable local de l'enquête. Celui-ci n'a pas grand-chose de plus à nous raconter : les victimes du massacre sont, outre une employée de l'hôtel grièvement blessée, de paisibles retraités qui participaient à un voyage organisé par une amicale bouliste du Nord. Le commando a procédé dans le calme et s'est replié de même, sans chercher à voler quoi que ce soit. La tuerie paraît bien avoir été son unique objectif. Ils étaient quatre au total, trois tireurs et un quatrième, resté dans la voiture qui les a transportés. Grâce au chauffeur du car du groupe, on sait qu'il s'agit d'une BMW série 5 grise. Les plaques, couvertes de boue, étaient illisibles.

Un silence suit l'exposé. Mon cerveau mixe lentement les ingrédients du drame.

– Il y a quelque chose de troublant dans le timing, déclaré-je soudainement.

Je reçois le choc d'une vingtaine de paires d'yeux braquée brusquement sur moi.

– Accouchez ! aboie le préfet.

– Selon les témoignages qui viennent de nous être rapportés, les tueurs sont entrés en action à l'instant précis où l'organisateur du groupe a donné le signal du départ. Pourtant, d'après le chauffeur du car, ils étaient arrivés depuis un bon moment sur le parking de l'hôtel.

– Et alors ? grogne le préfet, visiblement au bord de la crise de nerfs.

– On peut en déduire deux choses, lui réponds-je d'une voix mielleuse. La première, c'est qu'ils ont attendu que le groupe soit au complet pour agir. La seconde, c'est qu'ils avaient certainement un complice dans le hall qui leur a donné le top.

– Bon sang, mais c'est bien sûr ! s'exclame le principal Poilsec.

*

Difficile de tirer quelque chose de la réceptionniste. Elle a vu la mort en face, celle des autres, mais aussi la sienne, puisque trois balles se sont fichées dans le mur à un cheveu des siens. Elle est incapable de se rappeler qui, à part le groupe, se trouvait dans le hall au moment du carnage. Seule certitude, un client s'est tiré sans payer, profitant de la panique. Un type qui avait pris une chambre pour une nuitée, retenue huit jours à l'avance. Il s'était présenté sous le nom d'Antonio Zanella, mais l'adresse et le numéro de téléphone donnés lors de la réservation ne correspondent à rien. Par contre, plusieurs employés de l'hôtel ont un souvenir précis de l'homme, ce qui va permettre d'en dresser un portrait-robot. Je suis

cependant prêt à parier que ce Zanella avait pris soin de modifier son apparence physique : postiches et compagnie.

– Il y a deux solutions, décrété-je, attablé dans un coin avec mon équipe. Soit, c'est une erreur de cible, mais je n'y crois pas. Soit, on va trouver un point commun dans le cursus des victimes qui expliquera le carnage.

– Ils en ont déjà un, non ? Celui d'appartenir au même club et de voyager ensemble.

– Ton cerveau fait de la colle, Samir. Ce ne sont pas les membres de l'amicale bouliste qu'on a descendus.

– Si vous me permettez d'intervenir dans la discussion, fait Annie, je pense qu'il y a une troisième hypothèse. On a affaire à un groupe de cinglés qui a décidé de foutre la merde. Ils ont flingué des gens au hasard et ils recommenceront ailleurs. Ils choisiront encore des victimes banales, anonymes, de façon à répandre petit à petit un sentiment de peur et d'insécurité.

– C'est là que tu vois l'esprit tordu des gonzesses ! s'esclaffe Stac.

– Ta gueule, Mister Monstre, tranché-je. C'est tout à fait plausible. Si la miss a raison, on devrait être fixés rapidement, car ça implique la répétition de faits analogues dans un laps de temps assez court.

Un inspecteur brestois déboule.

– On a retrouvé leur bagnole. Ça vous intéresse ?

*

– Fausses plaques, nous informe un enquêteur. Le numéro de série correspond à une voiture volée voici un mois dans le département du Nord.

Les quatre portières et le coffre sont ouverts. Des pistolets mitrailleurs, des cagoules et des combinaisons gisent pêle-mêle sur le plancher. La bagnole a été abandonnée dans un terrain vague, à

l'écart de toute habitation. Mais il y a un chantier de construction à quelques centaines de mètres, avec une grue. Le grutier a été intrigué par l'arrivée de cette bagnole de luxe en pareil endroit, d'autant plus qu'une R25 stationnait là depuis le début de la matinée. Il a vu les tueurs descendre de la BMW, ôter leur combinaison et leur casquette. Il précise qu'il a nettement distingué des cheveux bruns frisés. Pour lui, pas de doute, il s'agissait de Maghrébins. Ensuite, ils ont embarqué dans la R25 qui a aussitôt démarré. À l'heure qu'il est, ils ont encore dû changer de voiture. C'est râpé de ce côté-là. Par contre, il va y avoir du boulot pour le labo. Les empreintes à rechercher, les fringues à éplucher, la provenance des armes, c'est bien le diable si ça ne nous fournit pas un début de piste.

– Je n'arrive pas à comprendre pourquoi ils n'ont pas foutu le feu à cette tire, commenté-je. Sûrement pas des professionnels.

*

Le juge Larosse est de méchante humeur. Chez elle, c'est endémique. Pour arranger les choses, elle ne peut pas m'encadrer et réciproquement. Elle me reçoit après m'avoir fait poireauter une demi-heure dans un couloir obscur du palais. Elle est fringuée d'un tailleur de grosse laine beige qui s'accorde à merveille avec ses cheveux grisâtres frisés par un coiffeur fou. Comme à l'accoutumée, elle s'est inondée d'un parfum à vomir, style Monfumier de chez Cradoc. À la voir comme ça, tu as du mal à réaliser qu'elle vit une passion torride et sado-maso avec un ponte du ministère de la Justice.

– Où en êtes-vous ? attaque-t-elle sans m'avoir salué ni même invité à prendre un siège.

– Je vous ai transmis un rapport hier soir. Rien de plus depuis lors, réponds-je en m'asseyant.

– Si vous croyez que j’ai le temps de lire votre prose, grince-t-elle. Campezac m’a dit qu’il vous fallait une commission rogatoire, mais du diable si j’ai compris de quoi il retournait.

– C’est pourtant simple, madame le juge. Des empreintes digitales ont été retrouvées sur le volant de la BMW ayant servi aux tueurs. Elles correspondent à celles d’un petit dealer de Roubaix. Il est introuvable, mais je souhaite pouvoir enquêter dans son entourage.

– Tout cela est bien maigre. Et le mobile du massacre ? Vous nagez toujours ?

– Autant que vous, madame le juge. Nous épluchons le *curriculum vitae* des membres de l’amicale bouliste. C’est un travail de bénédictin qui n’a rien donné pour le moment, mais nous commençons tout juste à recevoir des informations.

– Perte de temps ! éructe-t-elle. Je ne crois pas à votre hypothèse.

– Nous suivons plusieurs pistes. Celle-là, celle du dealer de Roubaix et celle de l’homme qui a quitté l’hôtel sans payer.

– Mouais... Je vous trouve bien peu efficace ces derniers temps. Je me demande si la cause n’en est pas la petite dinde avec qui vous entretenez des relations personnelles, et que vous êtes parvenu à faire intégrer dans votre groupe. J’en toucherai deux mots à monsieur de Campezac.

Là, je me sens devenir mauvais, kif le taureau devant un chiffon rouge.

– Je suis très flatté que vous vous intéressiez à ma vie privée, lâché-je d’une voix légèrement rauque, car trop contrôlée.

– Ne persiflez pas, capitaine. J’ai horreur de cela. C’est dit, je vais m’occuper de faire muter cette fille à un poste plus en rapport avec ses capacités. Je ne tolère pas que l’on mélange le travail et les sentiments.

– Et pourtant, vous fréquentez monsieur Delpoux ?

Je n'ai pas pu me retenir. Blême, elle se dresse sur ses ergots de vieille poule au pot outragé.

– Comment osez-vous ? hurle-t-elle. Sortez immédiatement ! Vous serez sanctionné !

– Je n'en crois rien, riposté-je sans bouger le cul de ma chaise. Vos galipettes à la cravache dans des lieux douteux en compagnie de monsieur Delpoux me laissent indifférent, chacun a les mœurs qu'il peut même si je suis persuadé que cela amuserait beaucoup certains journaux.

– Du chantage ? agonise-t-elle.

– Appelez cela comme vous voudrez. Je me permets juste de vous conseiller d'oublier l'inspectrice Sensibon. Maintenant, signez-moi cette putain de commission rogatoire et je vous débarasse le plancher.

Hoquetante de rage, elle paraphe le papier et le balance. Je l'attrape au vol.

– Mes respects, madame le juge, la salué-je d'un ton affable.

– Foutez le camp ! hurle-t-elle.

*

L'Ours m'a collé une sacrée ramonée. Mōssieur le directeur n'aime pas les scandales. Il imagine mal la vieille peau en rester là et il s'attend à des représailles saignantes. Il n'a pas tort, mais je crois qu'on a le temps de voir venir. Cette tarderie est une pernicieuse. Sachant que je suis capable de mettre mes menaces à exécution, elle va laisser passer l'orage. Ensuite, elle préparera un beau coup de Jarnac dans lequel elle ne semblera pas impliquée pour ne pas risquer le retour de bâton. En conséquence, à moi de rester sur mes gardes. Seul point positif dans cette histoire, l'Ours a décidé qu'il ferait la liaison entre elle et moi. Merci patron, tout le plaisir est pour moi !

Lille

– Bienvenue aux as de l’antiterrorisme !

Le patron du SRPJ de Lille en rajoute dans la jovialité forcée. En réalité, il en pisse dans ses braies de nous voir débarquer sur ses terres ! Tournée de poignées de main, enchanté, ravi, pas autant que moi, mais si, et comment va la santé ? Après quoi, le principal Frenier (c’est son nom, je n’y peux rien) entreprend de nous dresser un tableau apocalyptique des banlieues de la conurbation lilloise. Immigrés, chômage, familles déstructurées, vols, rodéos automobiles drogue, toujours au bord de l’explosion, cocotte-minute en folie. Terreau fertile pour les islamistes qui attirent les jeunes beurs déboussolés en leur offrant retour aux racines et idéal de vie. Le FIS¹ a infiltré en douce plusieurs associations musulmanes et mène un travail de sape qu’il est difficile de réprimer faute de preuves.

– Si vous pouviez foutre un grand coup de pied dans cette pétaudière, vous ne seriez pas venus pour rien ! conclut l’aimable commissaire.

Il consulte sa montre, un splendide chronographe Breitling.

– Oh ! mais il est midi passé ! Allez, je vous offre l’apéro ici, ensuite on ira casser une graine dans un petit bistro de la Grand-Place. Ramollo, vous nous accompagnez. Vous leur exposerez le fruit de vos recherches.

*

J’aime bien la Grand-Place de Lille, ses vieilles maisons flamandes, ses pavés et sa grande roue. Le bistro est sympa, le waterzooi nourrissant et la bière coule à flots. L’endroit est étroit, les

¹ Le FIS : Front islamique du salut, groupe qui sévissait en Algérie dans les années 90. On s’aperçoit que rien n’a vraiment changé 30 ans plus tard.

gens entassés, bref, pas l'idéal pour parler boulot. De toute façon, le principal Frenier n'y pense plus. Il est tombé sous le charme d'Annie et il lui fait un gringue d'enfer. La peste feint d'apprécier, un demi-sourire aux lèvres. Ce con ne se sentant plus l'invite à dîner pour le soir même.

– Mais patron, susurre Ramollo (qui ne l'est pas tant que ça), c'est pas ce soir que vot'femme rentre de chez sa mère ?

Tu parles d'un missile ! Frenier part en vrille et plonge le tarbouif dans sa bière.

– Dites, Ramollo, embrayé-je. Vous ne deviez pas nous donner des infos sur notre client ?

– Vous cassez pas. Si le principal est d'accord, je vais vous driver à Roubaix. J'ai goupillé un rancard avec les gus de la BAC², c'est des bons. Y connaissent tous les mômes du secteur, y vous en raconteront plus que moi. C'est OK, patron ?

Frenier lui coule un regard genre mitrailleuse jumelée.

– Excellente idée, lâche-t-il d'une voix grinçante.

*

– Farid Trakeït ? Bien sûr, on le connaît. C'est pas le pire. Un faux dur qui deale un peu. Il doit être mouillé dans d'autres combines, mais avec les moyens qu'on a...

– Vous savez où il crèche ? On a deux mots à lui dire. On a retrouvé ses empreintes sur la bagnole des tueurs de Brest.

Le gars roule des yeux ronds. C'est un brave zig d'une quarantaine d'années, moustache conquérante et bedaine satisfaite.

– Farid, mouillé dans cette histoire ? Vous m'étonnez. Pas un violent.

– Comment est-il, physiquement ?

– Un freluquet, qui dépasse tout juste le mètre soixante, et encore, avec des talons !

² Brigade anticriminalité.

– Mouais. C’est vrai que d’après les témoins, les quatre tueurs étaient plutôt grands. Mais les empreintes de Trakeït ne sont pas arrivées toutes seules dans cette guinde. Où peut-on le trouver ?

– C’est bien le problème, ça fait un moment qu’on ne l’a pas vu.

– Il a des copains ?

L’homme de la BAC ricane.

– Bien sûr. Mais comptez pas sur moi pour leur demander après Fahrid. Si je le fais gentiment, ils m’enverront chier, si j’en amène un ou deux ici pour interrogatoire, on risque l’émeute. Un rodéo s’est mal terminé la semaine dernière, et les mômes prétendent que c’est notre faute. Depuis, nos relations sont un peu tendues.

– Pas de problème, chef. Vous nous le montrez, on s’occupe du reste. Personne ne nous connaît, pas vrai ?

Un quart d’heure plus tard, on roule lentement dans les rues défoncées d’une cité merdique aussi attrayante qu’une fosse d’aisances.

– Le mieux, c’est que vous sautiez Mouloud, suggère l’homme de la BAC. Il est très pote avec Fahrid. Il a fait deux ans de taule pour vol de voiture. Il est sorti y’a tout juste deux mois. Depuis, il vivote de petites combines. Normal, avec son CV et son nom, aucun patron ne veut de lui.

Je me plonge dans la contemplation morose du paysage. Des barres de quinze étages sur cinq cents mètres de long, certaines ont été rénovées, mais à quoi bon ? Comment peut-on imaginer que des gens puissent cohabiter, entassés ainsi ? Les extérieurs ne valent pas mieux. Quelques lambeaux de verdure, arbrisseaux maigrichons, buissons aux branches desquels s’accrochent des sacs *Au-chan*, pelouses galeuses constellées de merdes canines. De-ci de-là, des groupes de jeunes désœuvrés discutent, d’autres déambulent d’un pas évasif, l’œil incisif. On dirait des loups affamés en quête

de gibier. La voiture de patrouille essuie des rafales de gestes obscènes, de crachats et d'insultes.

– La plupart ne sont pas vraiment méchants, commente le chauffeur, placide, même s'il y a quelques excités qui entraînent les autres. Une nuit, on poursuivait une bagnole volée. Elle finit par s'arrêter devant un immeuble. Les trois occupants se réfugient dedans. On part à leur recherche. Ces salauds ont balancé un parpaing du dixième étage. Un collègue l'a pris sur le coin de la tête. Il est toujours dans le coma.

On roule encore quelques minutes. Au détour d'une rue, on aperçoit un groupe de jeunes.

– Il est là, murmure le chauffeur. Le gus en chemise rouge et pantalon noir.

Je transmets l'information à l'équipe de Stac qui se trouve quelques mètres derrière nous dans une fourgonnette tôle.

*

Mouloud et ses copains avaient tchatché une bonne partie de l'après-midi. Ils n'avaient que ça à foutre. Vers 5 heures, le groupe se disloqua et Mouloud partit seul. D'un pas nonchalant, il se dirigea vers un abribus situé à l'extérieur de la cité. Parvenu à destination, il s'installa sur un banc et alluma une cigarette. Quelques minutes plus tard, une fourgonnette stoppa à sa hauteur. Les portes arrière s'ouvrirent, deux hommes sautèrent sur le bitume et se jetèrent sur lui. Sans qu'il ait eu le temps de réagir, il fut brutalement poussé dans le véhicule qui démarra aussitôt.

*